

La chambre à coucher

Éric Besnard

Éric Besnard

La Chambre à coucher

© Éric Besnard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0711-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*L'histoire racontée ici s'appuie sur certains des souvenirs d'un vieux monsieur,
décédé le 16 mai 2025 dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année.*

Qu'il en soit ici grandement remercié.

Éric Besnard

À Yves G.

La dernière année I

Je sais pas trop comment commencer. Faut dire que j'ai jamais fait ça moi, raconter ma vie par écrit. Je m'appelle Le Guellec. Jean Le Guellec. Et au moment où je commence à écrire ça, on est au début d'une année qui est ma dernière. Me demandez pas comment je sais ça. Je le sais, c'est tout. Quand on a atteint l'âge que j'ai, il y a des choses que personne d'autre que vous peut savoir.

Bon alors voilà je vous le dis, cette année-là, qui vient de commencer, c'est celle de mes cent-trois ans. Le 17 mars qui va arriver là très bientôt je les aurai, les cent-trois ans. Un certain âge c'est sûr ! Et qui fait l'admiration de tous. On se demande bien pourquoi ! Mais bon, c'est comme ça. Ça plaît sûrement à tous de penser que c'est la meilleure chose pour une vie qu'elle dure très longtemps. Moi pas. Enfin... pas tout à fait. Mais si je le sais tout ça, c'est parce que je suis à ma place ; et parce que c'est moi qui l'ai : l'âge canonique. Bon, je sais bien aussi que c'est compliqué à comprendre tout ça. Et pour le coup, j'ai pas trop envie d'y trop réfléchir non plus.

Mais c'est pas grave tout ça. Sachez juste que ce que je pense, moi le vieillard : c'est que je vais mourir bientôt. Nous sommes le mercredi 25 février 2026. Je le sais bien ça aussi, parce que j'ai une bonne mémoire des dates. Je l'ai toujours eue cette mémoire-là. Et vous allez voir que je l'ai pas perdue, malgré mes cent trois ans. Et puis là, je peux vous dire encore que demain, on sera jeudi 26. Je le sais pour sûr parce que c'est l'anniversaire de ma Victoire. Et si elle avait vécu ma Victoire, elle aurait eu quatre-vingt-dix-huit ans à cette date-là. Et enfin, je le sais encore, parce qu'aujourd'hui, vers dix-huit heures, et après sa journée de travail, mon Loïc doit passer me voir pour que je continue de lui raconter l'histoire que j'ai commencé à lui dire oralement, ces jours derniers. Mon histoire, celle de ma vie passée, et notamment celle de notre chambre à coucher, à Victoire et à moi. La chambre où je dors là maintenant, depuis mon retour dans cette maison, ça fait maintenant presque deux mois. Ma maison à

moi. Celle que j'ai construite de mes mains. Celle où j'ai décidé de mourir.

C'est un bon garçon mon Loïc. Il a eu soixante-trois ans il y a pas longtemps, et il attend avec impatience, comme beaucoup d'autres autour de lui, la date de son départ en retraite : sûrement d'après ses calculs, au début de l'année 2027, le 1^{er} février qu'il dit. Ça fait tout de même dans pas longtemps, et je serai pas là pour le voir. Ça me peine mais tant pis ! Il y a tant d'autres choses que je connaîtrai pas et qui arriveront après mon départ définitif. La vie c'est comme ça : quand on meurt bah... on perd le fil de tout.

C'est ma dernière année. Bon je sais, je l'ai déjà dit. Mais c'est important que j'insiste, parce que j'ai plus beaucoup de temps. Parce que savez-vous, c'est court une année. Et je sais que c'est bien la dernière parce qu'il y a des choses que le corps sait d'avance. Et ça, la raison le comprend très vite après. Allez savoir le comment du pourquoi tout ça fonctionne. Mais moi je sais que cette chose-là, je la sais parce qu'avant mon cerveau, je la sens dans mes os qui craquent dans la nuit, quand le silence est partout.

*

Je vais donc mourir. Ça c'est certain. Et je vais mourir ici dans ma maison. La maison que j'ai bâtie. La maison de quand on s'est installé ensemble, avec Victoire, ma femme. Victoire la femme de ma vie. La mère de Loïc. Quand je le regarde mon garçon, je vois souvent les yeux de sa mère dans ses yeux à lui. Et ça me donne tout de suite envie de chialer. Je réfrène ça aussitôt parce que sinon, je chialerais tout le temps. Victoire, qu'était mon Amour, mon Grand Amour (je mets des majuscules exprès !). Quand on s'est connu, j'avais trente-cinq ans, et elle pas tout à fait encore trente. Et nous étions jeunes et beaux comme le sont tous les jeunes gens à cet âge-là. C'était le 17 mai 1958, au mariage de sa sœur Lisette et de mon cousin Gilles Coadec. Gilles qu'avait six ans de moins que moi. Gilles le pauvre, qui se tuera dix ans plus tard au volant de son camion. Mais bon ça, c'est une autre triste histoire. Je dis toujours qu'il y a eu trois victoires dans ma vie : le jour où on a libéré Quimper avec mes camarades FTP,

le 8 août 1944 ; le jour où j'ai rencontré ma Victoire, l'Amour de ma vie, le 17 mai 1958 ; et le jour où est né mon Loïc, le 16 janvier 1963. Mes trois plus belles victoires !

C'est rare d'avoir rencontré l'amour dans une vie. J'en ai pas connu beaucoup qui peuvent en parler comme j'en parle moi-même. Et moi, j'ai eu cette chance. Mais malheureusement, cette chance, elle a pas duré. Juste quatorze ans. Puisque quand Victoire nous a quitté, c'était le 18 mai 1972, quand la Renault 12 qu'elle conduisait ce jour-là (on l'avait que depuis une semaine cette voiture) a croisé un platane qu'était trop près de la route, au détour d'un virage. Victoire, elle est morte et nous a laissés tout seuls, mon Loïc et moi. Alors on a fait front tous les deux, devant la vie. On a continué la route sans elle. Pas le choix ! On a continué ensemble, avec notre chagrin, qu'a jamais cessé de faire partie de nous.

Alors bon, je vais mourir bientôt et je vais la rejoindre ma Victoire. Cette pensée me réjouit, tandis que la peine que je vais faire à mon Loïc, ainsi qu'à mes petits-enfants que j'adore, Cyril et Suzanne, me rend triste en même temps. Mais voilà, c'est la roue qui tourne, comme disait ma grand-mère. Alors il faut bien trépasser un jour. Et à l'âge que j'ai, c'est pas trop tôt. Ils comprendront bien, tous. Ils auront des larmes, je sais c'est sûr. Et puis ils s'habitueront à mon absence. Comme tous les vivants qui continuent d'être vivants. C'est comme ça la vie. Et au final, c'est toujours les vivants qui mènent la danse. Les morts, eux, depuis le néant où ils sont partis, ils revendiquent plus rien.

*

Mon fils, mon Loïc, il m'a fait le plus beau cadeau de ma vie en me sortant de la maison de retraite au début de cette année. Il y a trois mois, c'était au début du mois d'octobre, j'ai senti que l'année qui arrivait allait être la dernière. Alors j'ai tout fait pour qu'il me fasse rentrer dans ma maison à moi, que j'avais pas pu me résoudre à vendre encore, et qu'était restée comme telle, le jour où je l'avais quittée deux ans plus tôt, quand il avait plus été possible que je continue à y habiter tout seul.

Pour tout vous dire, je m'étais cassé la figure en descendant de mon lit. Il y avait eu plein de brisures du côté du col du fémur, enfin c'est plus ou moins ce que j'ai compris. Ils m'ont un peu réparé tout ça à l'hôpital. Et après, j'ai pu retrouver un peu de motricité dans les jambes, alors que je marchais encore normalement avant cette chute. Pas vite c'est vrai, mais je marchais. Aussi après, avec ce truc-là, le déambulateur, je pouvais un peu continuer à me déplacer tout seul quand même ; mais c'était pas suffisant pour reprendre ma vie d'avant. Plus question du coup de continuer à habiter chez moi, avec la chambre à l'étage et tout ça et puis toutes les choses à faire dans une maison que je pouvais plus faire comme avant : se préparer à manger, se laver, s'habiller. Tout ça m'avait vraiment fichu un sacré coup au moral et bon, de guerre lasse, j'avais accepté ce que mon Loïc et Viviane, son épouse, arrêtaient pas de me seriner depuis mon « *accident* » : il me fallait partir à la maison de retraite. C'était le moment. Il y a toujours un moment pour ça pour nous les vieillards. Et là, ça l'était vraiment.

*

Alors voilà, j'y suis allé. Et comme tant d'autres vieux, je me suis retrouvé au milieu d'autres vieux et vieilles. Je devrais dire principalement au milieu de vieilles, puisqu'elles y sont largement plus nombreuses que nous. Je veux dire nous, les bons hommes. On casse sa pipe plus tôt quand on est un être humain mâle. Sans doute à cause de tous les excès où on a plongé tout au long de la vie : la bouffe, l'alcool, le tabac. Ça accélère le processus pour partir plus vite, c'est sûr. Moi, j'ai échappé à ça. Pourtant, j'ai bien bu et bien mangé pendant toutes ces années. Peut-être pas excessivement il est vrai. Et j'ai pas trop fumé non plus, un peu pendant la période de la guerre. Et puis, sans doute que j'ai une constitution plus robuste que bien d'autres. On est pas égaux avec tout ça, en fait.

La maison de retraite, j'ai pas trop aimé, je peux vous le dire. Mais qui peut dire qu'il aime ça ? En parlant avec d'autres « *résidents* » (puisque'on s'appelle comme ça quand on vit là-dedans), j'en ai pas rencontré un seul qu'a manifesté un grand enthousiasme à habiter dans un endroit pareil. Bon c'est vrai, elles et ils

sont tous conscients, et moi aussi je le dis, que c'est pas possible à présent, quand on est des vieux comme nous, de continuer à vivre avec nos proches de la famille, qui s'occuperaient de nous. Ils peuvent pas et savent pas faire. On comprend bien. Et puis, c'est pas à eux d'avoir cette charge-là. Ils en ont pas envie et je crois que nous, les vieux (moi en tout cas c'est sûr), on en a pas envie non plus. Sans doute de nos jours on vit trop vieux trop longtemps. Avant, on avait la délicatesse de partir plus tôt, de mourir de notre vivant si on peut dire. Alors ? Finir à la maison de retraite ? Qu'il en soit ainsi alors ! Que j'ai dit pour finir.

D'ailleurs aujourd'hui, dans cette époque qu'est la vôtre (je suis trop vieux pour dire que c'est aussi la mienne), on dit plus maison de retraite, mais EHPAD. Je sais jamais trop ce que ça veut dire exactement. Des fois je m'emmêle les pinceaux. Mais je crois que le développé du nom, c'est : établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. C'est pas beau comme nom ça !

Bon je rigole, mais c'est pas toujours drôle d'être vieux comme nous autres. Je dirai même que c'est un peu triste de nous voir tous là. Quand je nous vois de loin, dans nos fauteuils roulants et avec nos déambulateurs, ou bien pour certain toujours étendus dans leur lit, avec nos mines fermées, nos sourires évanouis, le regard perdu parfois, comme tourné vers un avenir qu'existe plus, ou bien vers un passé lointain qu'on voudrait retrouver, je me dis qu'on dirait des morts-vivants posés là. Et ça fait comme si c'était déjà un cimetière, mais sans les tombes. Oui, c'est triste parfois, même si, je peux le dire quand même, j'ai connu quelques moments de rigolade pendant ces deux années passées avec mes compagnes et compagnons : ces « *miséreux de l'âge* », comme je nous ai baptisés une fois. J'aime bien ce surnom. Et puis voilà, tout d'un coup, j'ai compris que j'en avais plus pour longtemps à rester sur la terre. Que mon heure, elle allait pas tarder beaucoup plus. C'est venu comme ça. Tout d'un coup, j'ai su. Alors ainsi soit-il ! j'ai dit.

Et bon, quand j'ai dit ça à mon Loïc, il m'a cru. Et alors j'ai dit aussi que je voulais rentrer à la maison pour y finir mes derniers jours. Et les larmes dans les